

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 60 (1956)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAR JULES-J. ROCHAT

Jean-Pierre MONNIER, *La clarté de la nuit.* — Francis BOURQUIN, *Paysages du cœur.* — Henri DEVAIN, *Au jardin de ma tendresse.* — Albert PY, *La nuit sur la ville.* — Claire PERRENOUD, Jean ERARD et Jean-Louis BELLENOT, *Carrousel.* — Jean SCHEIDEGGER, *Georges Bernanos, romancier.* — André RAIS, *Delémont, ma ville.* — Jean GRESSOT et André RAIS, *Porrentruy, ville impériale.* — Pierre-Olivier WALZER, *Porrentruy et l'Ajoie.* — Camille GORGÉ, *Mon vieux Porrentruy.* — Max ROBERT, Jean-François COMMENT et Max KAEMPF, *Charles Robert.*

Le permier roman de M. Jean-Pierre Monnier, paru il y a deux ans, *L'amour difficile*, annonçait un poète sensible, un observateur perspicace des êtres, un conteur exquis. Cet écrivain de talent, de grand talent, vient de publier un nouvel ouvrage, *La clarté de la nuit* où l'on retrouve tout ce qui avait fait aimer le premier.

La clarté de la nuit nous transporte dans un petit village jurassien. C'est le 24 janvier. La neige est tombée en abondance. Un homme est allé rendre visite au pasteur. Sa femme, Marie, est malade, très malade. Peut-être, avant de mourir, a-t-elle quelque chose à dire à l'homme de Dieu. Elle aurait aussi besoin de quelques mots de consolation. Bien que Marie habite une ferme de la montagne, très éloignée du village, bien qu'il soit vieux et malade lui-même, le pasteur accepte de suivre celui qui est venu le chercher.

Après une épuisante montée, la pasteur s'assied près du lit de Marie. Il écoute la confession. Il parle. Mais prononce-t-il les paroles qu'attend la femme qui va mourir ? Il se le demande.

1 Roman. Paris, Librairie Plon. S. d. (1956).

A-t-il été utile à Marie ? Est-il utile aux autres ? Souvent le vieux pasteur s'est posé la question. A-t-il échoué dans sa mission ? Il a parlé de charité, de bonté ; il a parlé du Christ, de la grâce. Mais ses paroissiens ne semblent pas l'avoir compris. Ils continuent à ne s'intéresser qu'aux plaisirs de ce monde. Le pasteur remarque lui-même que ces hommes « sont enfermés dans un monde qui est à l'envers de la grâce et, le plus effrayant, c'est qu'ils commencent d'y prendre leurs habitudes, c'est qu'ils sont résignés ».

Les hommes n'ont pas changé. Le pasteur n'a pas réussi à les toucher.

Le pasteur n'a pas seulement parlé ; il a agi. Il s'est occupé de ses paroissiens plus que de sa famille. Il a été plus souvent sur les routes que dans sa maison. Il a parlé à chacun, il a rendu visite aux malades, il a soutenu les malheureux, réconforté les opprimés ; il a assisté les mourants. Il s'est complètement donné à ses paroissiens. Ainsi que le constate son fils, il les a « portés », comme le Christ.

Un tel dévouement reçoit-il sa récompense ? Non. Le pasteur ne rencontre, autour de lui, que mauvaise volonté ; les hommes ne lui cachent pas leur antipathie, quelques-uns leur haine. On lui fait toutes sortes de misères, on lui joue les coups les plus tordus.

Aussi comprend-on que le pasteur soit, au terme de son long ministère, découragé. N'a-t-il pas manqué sa vie ? Les hommes n'ont pas répondu à son attente. « Je ne sais pas ce qu'ils ont, pensait-il. Quand j'arrive auprès d'eux, je leur donne tout ce que j'ai, tout ce que je peux leur donner, et tout ce qu'ils me demandent c'est le contraire. »

Oui, le pasteur a donné à ses paroissiens tout ce qu'il pouvait leur donner. Mais avait-il beaucoup à leur offrir ? Il ne possédait pas ce que demandaient les hommes, l'amour. Le pasteur porte en lui un Dieu mort¹. Il n'a donc ni le feu, ni l'ardeur voulus pour convaincre ; il n'a pas l'enthousiasme pour entraîner ; il n'a pas la joie pour la communiquer à ceux qui viennent la lui demander. Il a fait pour ses paroissiens tout ce que ses fonctions lui imposaient de faire. Il a exercé convenablement sa profession. Pasteur, il a rempli consciencieusement ses obligations. Mais il n'a rien fait par amour. Il n'a pas aimé les hommes ; aussi les hommes ne l'ont-ils pas aimé. Mais qui lui aurait appris à aimer puisqu'il était seul ? Il écrit dans son cahier : « Mourir tout seul, comme j'ai vécu. » Il dit aussi, en constatant sa défaite : « J'étais beaucoup trop faible. Je ne pouvais pas tout seul. » En effet, son Dieu mort ne pouvait lui venir en aide.

La détresse de ce pasteur qui finit par reconnaître son impuissance, qui se rend compte de sa misère, fait mal. Toute sa vie, cet homme a fait les gestes d'un chrétien, mais, son christianisme, il ne l'a pas vécu.

1 Page 91.

Il se dégage du roman de M. Jean-Pierre Monnier une profonde tristesse. Tristes les personnages qui ont l'air sans force devant les événements, qui subissent la vie ; triste le décor, ce village enseveli sous la neige, cette ferme où souffre et meurt une femme désespérée.

Jean-Pierre Monnier est un romancier de grand talent. L'histoire qu'il nous conte est simple et nuancée, émouvante. *La clarté de la nuit* est un roman parfaitement construit. Ses personnages sont vrais, vivants. La phrase est nette, la langue précise, harmonieuse. Le dialogue, bref, porte bien au-delà des mots prononcés.

Voici une page de *La clarté de la nuit* :

Le visage de Marie, sa longue main sur les draps, et, tout à coup, sa voix concentrèrent le silence, qui gêna tout le monde. Le pasteur chercha des yeux la chaise qu'on poussait derrière lui, sa main tâtonna, puis elle parut glisser le long du dossier. Il voyait distinctement ce qu'il faisait, mais il ne savait plus pourquoi il était venu. Il rencontra le regard de la grand'mère, qui devait ainsi l'observer depuis quelques instants. Il reconnut Jérôme, qui n'avait pas bougé. C'était un samedi du mois de janvier. Il était loin de sa maison, loin du village. Il avait rejoint celle qui l'avait appelé. C'était dans une ferme des Planches, et il avait marché longtemps. Si on l'avait appelé dans une autre ferme, il aurait marché du même pas. Il aurait mis, pour cela, une heure de plus, une heure de moins, tout dépend de la distance. Il avait l'habitude, et ce n'était pas la première fois qu'il y avait beaucoup de neige. Mais, ce qu'il ne pouvait pas comprendre, c'était qu'on l'eût appelé et qu'il eût tant marché pour se trouver soudain si pauvre.

— Laissez-nous, dit-il en se tournant vers la grand'mère.

Il chercha les mots, les vieux mots qui étaient en lui, rien d'autre que les mots, personne d'autre sous les mots. Car il n'y avait personne.

— Je suis monté vous voir parce que vous êtes malade, commença-t-il.

Son visage parut sortir de l'ombre. Son regard émergea lentement. C'était comme s'il avait de la peine à la reconnaître :

— Vous avez peut-être des choses à me dire ?

Le dernier mot vibra longuement.

— Ce n'est pas pour moi, reprit-il. C'est pour vous.

Elle avait la tête un peu renversée. Elle gardait la bouche ouverte, les yeux mi-clos. Elle avait l'air de dormir. Sur son visage, on ne lisait rien, mais, quand le pasteur parlait, ses yeux cherchaient d'où venait la voix. Le mystère de la mort n'avait peut-être jamais pris cette forme étrange.¹

Comme il a su peindre les êtres, Jean-Pierre Monnier a su décrire la montagne, montrer son âpreté, sa grandeur. *La clarté de la nuit* est un roman chargé de substance humaine, profondément attachant.

Pour *La clarté de la nuit*, M. Jean-Pierre Monnier a obtenu le prix Charles Veillon. Nous adressons nos félicitations à l'écrivain jurassien.

* * *

Jamais l'inspiration de M. Francis Bourquin n'a été plus profonde, jamais ses moyens d'expression n'ont été plus beaux que dans *Paysages du cœur*², recueil qui vient de paraître.

1 Pages 41 à 43.

2 Bienné, Editions La Colline. 1956.

L'ouvrage commence par des *Tristes*, où le poète dit ses déceptions, ses rancœurs, sa solitude, qui parfois lui pèse, le dégoût que provoquent certaines manifestations ou certaines attitudes des hommes. Le poète compare la vie à l'idéal qu'il s'est forgé et qu'il ne peut atteindre ; il en conçoit une profonde tristesse. Il a de la peine à s'adapter à notre vie, de la peine à comprendre les hommes. Dans notre monde, il se sent en exil.

*Je vais ainsi parmi les hommes inhumains,
Sans rencontrer leur cœur, sans partager leur ville,
Et longtemps sans pouvoir toucher des mains.
La nuit aussi m'exclut de son asile.*

Mais, cultiver le doute conduit à l'impuissance. On n'édifie rien quand on vit replié sur soi-même. Le poète le sait. Il réagit contre sa tristesse, son découragement. L'amour pénètre dans son cœur ; un être cher l'aide à se ressaisir, à lutter. C'est *La saison cordiale* qui voit naître la joie.

*La clarté bat de l'aile au long des fraîches rues,
Un oiseau a chanté les secrets de son nid,
Sans doute au loin la mer respire à larges flots,
Et la plaine s'enfieuvre au jeu des neuves sèves.*

*Fiévreux aussi, j'attends qu'une femme apparue
M'enchaîne à son regard, fasse vivre infini,
Mèle les cris du ciel aux mystères de l'eau,
Les clartés de l'amour à la chanson du rêve...*

Le poète est réconcilié avec ce qui l'entoure. Il ne doute plus de lui-même. Il regarde l'avenir avec confiance. Libéré, ami de nouveau des êtres et des choses, il cherche à vivre. L'homme tente de s'accomplir.

Pour s'exprimer, Francis Bourquin fait appel au paysage. Ce poète, extrêmement sensible, a toujours eu un faible pour la nature. Il l'a comprise et l'a prise pour confidente. Ce sont les arbres, l'eau, les nuages, les oiseaux, c'est tout ce qu'il voit autour de lui qui lui permettent de se faire comprendre, qui lui permettent de dire son cœur, de faire part de son rêve, de rendre son état d'esprit. Souvent, le poète va jusqu'à s'identifier à un paysage. Ainsi, en même temps qu'il nous dit ses peines et ses joies, ses espoirs et son plaisir de vivre, le poète perçoit et chante les saisons, il nous donne le rythme et la couleur des jours.

Francis Bourquin, demeuré classique, se montre, dans *Paysages du cœur*, maître de ses moyens. Sa langue est d'une grande richesse, son vers dense, plein. Ses poèmes, qui expriment un cœur sensible et une pensée profonde, se déroulent sans hâte et harmonieusement.

Francis Bourquin est l'un de nos meilleurs poètes romands.

Henri Devain, lui non plus, ne manque pas de talent. De ce talent, il nous montre une nouvelle face dans *Au jardin de ma tendresse*¹, récemment paru.

C'est l'amour que chante Henri Devain dans ce recueil de poèmes. Il dit l'amour juvénile tout d'abord, celui qui fait rêver les jeunes filles et met de la douceur dans les yeux des jeunes gens ; puis, c'est l'amour exaltant, l'amour passionné, l'amour ardent où perce la sensualité. Vient le temps des soupçons, de la jalousie ; c'est l'automne. L'hiver est vite là. Car l'amour ne dure qu'un temps. Il fleurit, se fane, s'effeuille.

*Nos serments, nos baisers, nos rires, nos étreintes
N'auront connu qu'une brève saison...*

Le poète le constate avec une profonde mélancolie. Un jour, il s'aperçoit qu'il est seul. Mais son cœur est encore plein d'elle. Il repense aux premiers jours de son amour, quand il serrait l'aimée dans ses bras. Des sanglots lui montent à la gorge.

*Si cruelle est cette absence
Que mon cœur en est meurtri...
Loin de toi, dans le silence,
Mon amour n'est plus qu'un cri !*

Mais la femme aimée ne reviendra pas. Tout a une fin, même l'amour le plus ardent. Le poète demeure seul avec le souvenir.

*Vous êtes tout ce qui me reste du passé,
O mes chers souvenirs, avec mon cœur blessé...*

Cet amour sous ses divers états, sous ses divers aspects, Henri Devain le dit avec simplicité. Mais que de nuances dans la manière de s'exprimer. Comme le ton change d'un poème à l'autre, alors que l'on passe de la joie, de l'exaltation à l'abattement, à la tristesse, de l'enthousiasme au découragement.

Le poète a souvent de belles images pour peindre son amour. En quelques mots, il trace, ici et là, un paysage intime qui reflète un état d'esprit, qui rend une émotion.

*La langueur du soir est telle
Qu'on voudrait la retenir ;
Le vent tisse des dentelles
Dans le ciel des souvenirs.*

1 Poèmes. Préface de J.-R. Fiechter. La Ferrière, les Editions Chante-Jura. S. d. (1956).

Les vers d'Henri Devain chantent ; ses poèmes sont une musique et c'est à haute voix qu'il faut les lire pour les bien goûter.

*Si tu le veux, nous irons à l'automne
Cueillir la grappe aux coteaux éblouis
Par les chemins que la vigne festonne,
A l'heure lente où descendra la nuit.*

Ailleurs nous lisons encore :

*Tes yeux ont le reflet d'un rêve de velours,
Ta bouche le parfum de l'œillet du poète
Et quand, dans un baiser, je goûte ma conquête,
Je te sens dans mes bras frissonnante d'amour.*

Dans *Au jardin de ma tendresse*, Henri Devain, poète sensible, montre qu'il connaît bien le cœur humain ; il montre aussi qu'il est maître de sa forme. Son dernier recueil de vers est une belle réussite.

* * *

Les poèmes de M. Albert Py¹ n'ont pas la clarté de ceux d'Henri Devain. Leur lecture n'est pas un gentil délassement. Il faut une grande concentration d'esprit pour arriver à les pénétrer, pour leur découvrir un sens. Le poète ne se livre que peu à peu et à celui-là seulement qui insiste pour le découvrir.

Dans *La nuit sur la ville*², Albert Py dit la tristesse que lui inspire le monde. Ce qu'il voit le pousse au pessimisme. L'avenir lui paraît fermé. Les pensées les plus sombres l'habitent et les visions les plus noires le hantent.

Les poèmes de M. Albert Py sont extrêmement concis. On sent qu'ils ont obtenu lentement leur forme définitive. Ils sont le fruit d'une longue méditation. Ils ont été creusés, si je puis dire. En voici un, *L'ange*, qui donne bien la manière de M. Albert Py et qui montre comment celui-ci traite à fond un sujet :

*Rien à craindre
il ne crierà pas
il ne sortira pas de mes dents
juteux comme un soleil levant*
*il ne jaillira pas de mon crâne
couvert des armes du matin
il ne prendra pas pied
sur les rivages interdits
tandis que sur le dos la nuit recule
emportant ma vie hagarde, brève, convulsive
et le grand animal pourrissant de mon corps*

1 Né à Bienne, M. Albert Py a fait, dans cette ville, toutes ses classes jusqu'au baccalauréat. Il a fréquenté ensuite les universités de Berne et de Genève. Mais il n'a pas oublié sa ville natale. Il vient de publier sa première plaquette de vers.

2 Genève, aux Editions de Jeune Poésie. 1956.

*pas d'érection
 pas d'échelle pas de printemps
 pas d'ange pas de cri
 le visage de Dieu s'efface
 j'enfouis mes images
 honteusement
 comme les morts qu'on recouvre de terre*
*il ne jaillira pas
 comme une petite flamme de mes os
 sous le vent froid de la résurrection
 quand on brûlera les morts
 à la fin de la guerre
 sur la plage noire de l'aube*
*le bruit court dans l'armée
 que la nuit s'installe à demeure
 et que nous ne pousserons plus à la mer
 les folles nefs de l'espérance*

Parfois c'est un paysage qui permet à M. Albert Py de s'exprimer ; cette chanson d'eau et d'exil si chargée de sens, par exemple :

*Dieu ! quelle étrange ville
 le long d'une vallée
 si haute suspendue
 si haute dans le ciel perdue
 que les nuages nonchalants
 nous croisaient dans les rues
 comme des vaisseaux gris
 gonflés de pluie et de mélancolie
 comme d'étranges voyageurs
 parmi nous, puis s'en allaient
 nous laissant seuls, étonnés d'être seuls
 dans le grand ciel vide et lavé*

Pessimiste, M. Albert Py. Pourtant, ici et là, il laisse voir un peu d'espérance. Ce n'est qu'une pâle flamme, vite éteinte. Mais cela nous permet de penser que son prochain recueil sera moins sombre.

* * *

Sous le titre de *Carrousel*¹, deux jeunes gens et une jeune fille publient leurs premiers poèmes. Jean Erard chante son amour. Il trouve, pour s'adresser à son amie, des images audacieuses.

*Ce soir-là
 pareille à la nuit éternelle
 de ton corps
 mon amie
 tes caresses portaient des étoiles
 portaient des étoiles
 jusque dans mes cheveux.*

¹ Poèmes et dessins de Claire Perrenoud, Jean Erard, Jean-Louis Bellenot, Jean-Louis Schaer. S. d. et sans nom d'éditeur. (Imprimerie du « Démocrate » S. A., Delémont, 1956.)

Jean Erard évoque les heures délicieuses passées en compagnie de celle qu'il aime, mais qui, souvent, apparaît comme dans un rêve. amie est présente et lointaine, précise et floue en même temps.

*Mon amie
je ne saurais dire où naissait ton corps.
Tout était calme et sans lueur.
Seul ton visage transparaissait de lumière,
solitaire en la nuit.*

Les paysages que nous offre Claire Perrenoud sont des visions très personnelles ; ses notations, ses images ne manquent pas d'originalité :

*La ville se cache chaque nuit dans l'eau
parmi les algues et le silence
des poissons noirs.
L'espace de la nuit
ouvre son fruit de pépins noirs
aux enfants des usines...
La ville fume sous la vague
cloches et ferrailles
butins et catins
chants d'usines sabrées
d'usines sombrées dans la bise et l'amer.*

Jean-Louis Bellenot, lui aussi, chante l'amour. Mais il nous fait part d'autres préoccupations encore. Il s'essaie aux vers les plus divers et les plus inattendus.

*Bulles
envol de roses
de bouche à bouche
sur l'arc tendu du matin.*

*Balles
envoi lancé
de main à main
sur la cible rouge de midi.*

*Billes
envie d'un reflet
de rame à rame
sur le lac du crépuscule.*

*Boules
astre qui tombe
de ciel à terre
dans l'ombre mauve de la nuit.*

Jean Erard, Claire Perrenoud et Jean-Louis Bellenot sont jeunes. Ils n'ont pas encore trouvé leur voie. Quelques-uns de leurs poèmes n'en demeurent pas moins intéressants.

Les dessins de Jean-Louis Schaer ont de la fantaisie ; ils évoquent un monde qui ne manque ni de fantastique, ni d'humour.

* * *

M. Jean Scheidegger, qui est né à Lausanne, mais qui a fait son progymnase et son gymnase à Bienne, puis son doctorat à Berne avec Pierre Kohler, vient de publier un ouvrage extrêmement fouillé sur *Georges Bernanos, romancier*¹.

M. Jean Scheidegger présente tout d'abord l'univers de Bernanos, ce monde moderne où Satan, individu véritable, personnage parfaitement réel, règne presque en maître absolu. Mais le Malin, malgré son grand pouvoir, n'aura pas le dessus, car il n'existe que parce que Dieu le permet ; Dieu, pour des raisons qui nous échappent, autorise le Démon à se manifester. Mais c'est Dieu qui finira tout de même par triompher ; l'amour aura raison du mal.

Après l'univers, les personnages. Bernanos s'est intéressé aux prêtres, parce que ce sont eux d'abord qui combattent — ou qui devraient combattre — le mal ; il s'est occupé des jeunes gens et des jeunes filles alors que Satan se révèle à eux pour la première fois. Les femmes jouent aussi un grand rôle dans les romans de Bernanos parce qu'elles sont franchement bonnes ou franchement mauvaises ; elles recherchent les extrêmes, tandis que les hommes, qui ne possèdent pleinement ni le génie du mal ni le génie du bien, sont passablement pâles. Les personnages de premier plan des récits de Bernanos sont tous des êtres d'exception, des héros ou des saints, alors que les personnages de second plan sont d'une médiocrité écoeurante. Mais tous sont vivants, aussi vivants que ceux de Balzac.

Enfin, M. Scheidegger étudie le « métier » de Bernanos et porte un jugement sans passion sur la valeur artistique de l'œuvre du grand écrivain. La composition des romans de Bernanos laisse parfois à désirer. Son style est souvent monotone. Bernanos n'accordait aux questions de forme qu'une importance secondaire. Mais les passages franchement mauvais sont rares. Pour les racheter, que de pages magnifiques et d'une rare profondeur !

Les romans de Bernanos, écrit M. Jean Scheidegger, sont un tableau de notre époque, mais non une photographie. Ils ne copient pas le monde moderne, ils l'expriment. Bernanos a conçu la seconde Mouchette en voyant passer, à Majorque, des républicains espagnols qu'on menait à la mort. Elle représente l'âme de tout un peuple de malheureux, leur misère sans nom, leur fierté et leur immense espoir brisé. Si le désir de rédemption qui s'ignore lui-même, la volonté d'échapper à un destin

1 Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger. 1956. Edité en Suisse.

médiocre et absurde, conduit beaucoup de personnages bernanosiens à la folie ou au suicide, n'avons-nous pas vu des peuples entiers se jeter, par désespoir, dans des aventures semblables ? Et si Bernanos nous montre un monde où presque tout est pourriture et désagrégation, n'est-ce pas que nous assistons, en effet, à la décadence d'une civilisation qui a perdu son âme ?

L'étude de M. Jean Scheidegger a été faite avec beaucoup de soins. Le jeune professeur a su montrer toute la richesse de l'œuvre de l'auteur de *Sous le soleil de Satan*, tout ce qu'elle apporte de neuf. Son ouvrage est clair, bien écrit. Il se lit comme un roman.

* * *

M. André Rais, archiviste et conservateur du Musée jurassien, est un chercheur infatigable. Tous les livres concernant le Jura, il les a lus. Les archives des principales villes de son petit pays, il les a fouillées. Il a déchiffré des manuscrits anciens, pris connaissance de tous les papiers importants qui lui sont tombés sous la main.

Au cours des années, M. André Rais a fait une quantité énorme de fiches. Une partie de celles-ci lui ont permis d'écrire *Delémont, ma ville*¹.

André Rais a renoncé à un exposé purement historique et chronologique des faits. Après quelques pages consacrées à l'histoire générale ou politique de Delémont, il note, en de courts chapitres, les réalisations de la cité dans tous les domaines. Il parle de la vie des princes-évêques, des occupations des bourgeois ; il s'arrête aux écoles, aux institutions religieuses, aux institutions politiques ; il s'occupe de l'économie de la ville, de ses finances, de la police municipale, des œuvres sociales ; il nous renseigne sur les institutions judiciaires, sur les travaux publics. Il n'a rien oublié.

Comme le dit M. Rodolphe de Fischer, archiviste de l'Etat de Berne, dans sa préface :

A l'aide d'innombrables détails puisés dans les archives, M. Rais sait extraire ce qui caractérise le passé ; tantôt il insiste sur l'importance d'une date, tantôt, avec un raffinement consommé, il campe des scènes suggestives d'une époque révolue. Ainsi s'est formée une mosaïque aux teintes chaudes et bigarrées, laquelle comble de joie le lecteur. A côté des événements importants, voire tragiques, s'écoule la vie de tous les jours. La rudesse et la dureté de ces âges hauts en couleurs trouvent dans l'abondance des allusions leur expression éloquente. Le résultat en est ce livre richement documenté qui enchantera autant qu'il instruira non seulement Delémontains et Jurassiens mais tous ceux dont l'esprit reste ouvert aux choses du passé.

Pour être renseigné sur sa ville, André Rais a dépouillé plus de 50 volumes appartenant aux archives de Delémont, allant de 1454 à

1 Genève, Editions Générales. S. d. (1956). 2^e ouvrage de la coll. Jura, dirigée par Benjamin Laederer, éditeur. Préface de Rodolphe de Fischer, archiviste de l'Etat de Berne ; avant-propos d'Henri Parrat, maire de Delémont ; introduction de Louis Lovis, ancien maire de Delémont.

1900. Il nous parle des bâtiments publics et privés, nous introduit dans certains édifices, à l'église pendant les offices, au château, alors que les princes-évêques rendent la justice, dans la salle où les bourgeois délibèrent, là où ils travaillent, s'amusent, boivent et rient. Il donne quantité de renseignements sur la vie elle-même, sur les mœurs, les coutumes des Delémontains.

Jusqu'au XIXe siècle, écrit-il, notre pays est infesté de loups et d'ours qui s'attaquent aux bergeries et aux troupeaux paissant sur les pâturages. Delémont avait même construit, dans l'enceinte de son territoire, quelques logettes ou maisonnettes de pierre, percées de quatre meurtrières, lesquelles mettaient le chasseur à l'abri des surprises. Le 22 février 1652, par exemple, le berger des chèvres se plaint « que les loups sont tous les jours en la proye et ne s'en peut défendre ». Les loups tués étaient apportés sur la place du marché. Le conseil accordait aux chasseurs une somme de 2 à 5 sous par tête. Les ours étaient moins nombreux. Le dernier a été tué à Courrendlin en 1756 par Jean Mérat.

M. André Rais écrit ailleurs :

Une très petite école de filles créée le 3 août 1590 est dirigée par la femme de Pierre Maillat dit le Pelissenaire ; la maîtresse est payée par les parents des élèves. L'école disparaît en 1600. Cinq années plus tard, Jacques Cuenin demande la permission « de pouvoir dresser une école pour enseigner les jeunes fillettes ». Le conseil, cependant, ne l'aide point. En novembre 1620 arrive de la Bourgogne une nouvelle maîtresse. On lui prête un lit de l'hôpital ; on lui donne un petit gage ; mais, « on ne peut astreindre les bourgeois à envoyer leurs filles vers elle ».

L'école des filles est sur pied en 1632. La femme d'Hartmann Varré reçoit 10 livres pour la location de sa maison. « Les filles qui désirent apprendre à coudre, à lire et à écrire, donneront un sou par semaine ; celles qui ne veulent apprendre qu'à lire et à écrire 6 deniers. » La maîtresse les instruira bien, tant en dévotion qu'en bonnes mœurs. Chaque premier dimanche du mois, elles se confesseront. Elles apporteront leur bois d'hiver et leurs chandelles. Le 22 décembre 1667, le conseil « s'informe si l'on ne peut pas attirer une paire de sœurs Ursulines dans la ville pour enseigner la jeunesse ». Les religieuses de saint Hippolyte sont acceptées le 22 mars 1668, car elles enseignent pour rien.

Tout l'ouvrage est fait de notations, de descriptions de ce genre. Il est donc une précieuse source de renseignements sur le Delémont d'hier et d'aujourd'hui.

Le livre est magnifiquement illustré. Les photographies nous font voir des maisons aux toits immenses, des auberges aux enseignes parlantes, des châteaux aux portails en fer forgé, des rues où des enfants s'amusent, des églises ornées de remarquables sculptures, des allées aux arbres séculaires, des fontaines curieuses, des jardins, les portes, les remparts, de vieilles fermes et des maisons modernes. Les photographes ont pénétré dans les demeures, dans le musée jurassien, dans l'hôtel de ville où ils ont saisi ce qu'il y avait de plus intéressant. Ces photographes, MM. Roger Bimpage et Maurice Blanc, sont des artistes. Les images qu'ils nous offrent ont quelque chose de très personnel. Beaucoup ne manquent pas de poésie.

Ce livre documenté, vivant, ce livre aux images si belles, ce livre préfacé par M. Rodolphe de Fischer, archiviste de l'Etat de Berne, introduit par MM. Henri Parrat, maire de Delémont, et Louis Lovis, ancien maire de cette ville, ce livre est aussi très bien présenté. Le texte est composé en un caractère clair, d'une simplicité classique ; le papier, volumineux, est d'un toucher agréable.

Delémont, ma ville est un ouvrage d'une lecture facile et enrichissante, un ouvrage que l'on reprendra souvent pour en examiner les photos.

* * *

Dans la même collection que *Delémont, ma ville* a paru *Porrentruy, ville impériale*¹. MM. Jean Gressot, préfet d'Ajoie, et André Rais, archiviste, conservateur du musée jurassien, nous apprennent, dans cet ouvrage, que ce sont les colons de Moutier-Grandval qui créèrent, entre 968 et 1148, la courtine de Porrentruy (Porrentruy vient de Brunnentrud, qui signifie « fontaines abondantes »). Ces colons sont donc à l'origine de la cité. La courtine est citée pour la première fois en 1148. Un autre document nous dit que, vers 1234, le grand domaine de Porrentruy (*la villa*) était composé de trois courtines, celles des « hommes » de Moutier-Grandval, celle des « hommes » du chapitre de Saint-Ursanne et celle des « hommes » de l'église ou évêché de Bâle. Vers 1271, l'évêque de Bâle élimina progressivement les deux premières courtines.

C'est le 20 avril 1283 que Porrentruy devint ville d'Empire. Renaud de Bourgogne ayant attaqué Henri d'Isny, prince-évêque de Bâle, celui-ci demanda secours à son ami Rodolphe de Habsbourg. L'empereur accourut, reprit Porrentruy à Renaud de Bourgogne et rendit la cité au prince-évêque en la déclarant ville d'empire. L'empereur accordait à Porrentruy les mêmes droits que possédait déjà Colmar. La lettre de franchise que Rodolphe remit à Colmar mérite d'être lue. Elle nous apprend que l'empereur connaissait parfaitement les hommes, qu'il avait de la clairvoyance et de la sagesse.

Après avoir évoqué la naissance de la cité, après avoir montré comment le domaine agricole, la courtine de Porrentruy (1148) se transforma en bourg (1200 - 1233), puis en bourg fortifié et, enfin, en ville impériale (1283), MM. Gressot et Rais abordent des points particuliers de l'histoire de Porrentruy. Ils parlent des écoles, dont la première est citée en 1345 déjà et dont le nouveau bâtiment fut inauguré en 1494 ; ils s'arrêtent au collège des jésuites, dont la première

1 Genève, Editions Générales. S. d. (1956). Préface de S. Em. le cardinal Feltin, archevêque de Paris ; avant-propos de V. Moine, conseiller d'Etat, directeur de l'instruction publique ; introduction d'Auguste Viatte, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale ; présentation d'Ali Rebetez, président central de la Société jurassienne d'émulation ; note de l'éditeur ; photographies de Roger Bimpage.

pierre fut posée en 1597 et qui fut ouvert en 1604, collège dont la renommée devait s'étendre au loin et attirer, dans la cité épiscopale, de très nombreux élèves. Ils disent la vie intellectuelle fort vive d'une ville que l'on finit par appeler l'Athènes du Jura et dont les évêques furent les mécènes éclairés.

MM. Gressot et Rais rappellent aussi les temps où les troupes durent intervenir pour défendre le territoire.

Au cours des ans, Porrentruy devint une belle ville. Quelques-unes de ses demeures les plus caractéristiques, de ses monuments les plus remarquables sont présentés dans l'ouvrage de MM. Gressot et Rais : le château, « masse imposante, vénérable et protectrice », sentinelle vigilante qui « demeure la spectatrice muette de tous les événements dont l'Ajoie et Porrentruy furent les bénéficiaires ou les victimes » ; les trois portes qui subsistent des cinq que comptait la ville ; l'hôtel des Halles, « mis à mal par de bâtonnées transformations » ; l'élégant hôtel de ville, l'hôpital qui a grand air et date de 1765 ; l'hôtel de Gléresse et le séminaire.

L'église paroissiale date du XIV^e siècle, alors que l'église Saint-Germain est beaucoup plus ancienne ; on en parle au XII^e siècle déjà. L'église des jésuites est devenue halle de gymnastique et bibliothèque.

Après nous avoir conduit à la chapelle de Lorette, MM. Gressot et Rais nous demandent d'admirer les deux fontaines monumentales qui furent édifiées par Laurent Perroud, bannier de Cressier : celle du Bannier (1558) et celle de la Samaritaine (1564). Perroud était l'auteur d'une troisième fontaine, celle de la Ronde Boule, qui n'existe plus aujourd'hui.

Ces fontaines, écrivent les auteurs de *Porrentruy, ville impériale*, caractérisent bien cette cité. « Le banneret ou bannier, fantassin casqué et cuirassé, évoque le courage des soldats du prince-évêque qui s'étaient distingués aux côtés des Suisses. Le groupe évangélique de Jésus et la Samaritaine illustre à merveille la foi de notre ville. »

L'ouvrage se termine par la description des pièces formant le trésor de Saint-Pierre.

Le livre de MM. Gressot et Rais est le fruit d'un grand labeur. Il renferme foule de renseignements les plus divers, de détails curieux, amusants, émouvants, pittoresques, dont beaucoup ne nous étaient pas connus.

MM. Gressot et Rais ne demandent pas seulement leurs secrets aux archives, aux documents ; ils savent faire parler les pierres. Aussi l'ouvrage qu'ils nous offrent est-il d'une grande richesse, original, instructif, attrayant.

Cet ouvrage est aussi magnifiquement illustré. Les photographies de Roger Bimpag nous apprennent à mieux voir, à mieux connaître une ville qui nous semblait pourtant familière.

L'ouvrage de MM. Jean Gressot et André Rais, qui s'enrichit d'une préface du cardinal Feltin, archevêque de Paris, d'un avant-

propos de Virgile Moine, conseiller d'Etat, d'une introduction de M. Auguste Viatte, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, d'une présentation de M. Ali Rebetez, président central de la Société jurassienne d'émulation, et d'une note de l'éditeur, M. Benjamin Laederer, est présenté avec un soin extrême. Il fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçu et réalisé.

Les auteurs de cet ouvrage réveilleront, pour les uns, écrit M. Auguste Viatte, « mille souvenirs ; ils fixeront, pour d'autres, celui d'une visite fugitive ; peut-être apporteront-ils à certains une découverte. Et tous savoureront, dans leur album, un peu de l'enchantedement que communique l'amour ».

* * *

Un autre livre encore a paru sur Porrentruy, celui de M. Pierre-Olivier Walzer, intitulé *Porrentruy et l'Ajoie*¹.

M. Pierre-Olivier Walzer retrace tout d'abord l'histoire de Porrentruy et de l'Ajoie. Il rend hommage aux princes-évêques auxquels Porrentruy doit ses constructions monumentales et sa richesse d'aujourd'hui.

Porrentruy n'existe, écrit M. Walzer, que par l'action bienveillante et les soins créateurs de ses princes, qui n'épargnèrent rien pour le hisser à son véritable rang de cité capitale, épiscopale et princière. Ville bien bâtie, enfermée de solides remparts, encadrée de portes monumentales, dominée au sud par les établissements conventuels et scolaires, au nord par la masse tranquille de son château, Porrentruy eut, dès son époque héroïque, la noble allure qu'on lui voit toujours. Et, pour démocrate qu'on soit, il faut bien constater que, sous le régime représentatif, plus rien, hélas, ne viendra enrichir notre patrimoine de pierre (hormis le triste bâtiment du Juventuti). Pour le reste, on se contente de consolider, de moderniser, de rapetasser, d'adapter aux besoins publics les murs que nous ont légués nos maîtres — crossés et mitrés.

Le véritable créateur de la cité fut Jacques-Christophe Blarer de Wartensee qui régna pendant 33 ans. On l'a surnommé très justement le « restaurateur de l'évêché ». Ses successeurs furent moins brillants.

L'Ajoie eut beaucoup à souffrir de la guerre de Trente ans. Plusieurs villages détruits disparurent définitivement.

Cent ans plus tard, c'est la révolte des paysans contre une ordonnance de centralisation administrative de l'évêque Jean-Conrad de Reinach. L'épopée se termina par l'exécution des chefs des révoltés : Pierre Péquignat, de Courgenay, Frideloz Lion, de Cœuve, et Jean-Pierre Riat, de Chevenez.

De 1790 à 1815, c'est l'époque troublée qui voit l'Ajoie devenir successivement république rauracienne, département du Mont-Terri-

1 N° 78 de la coll. *Trésors de Mon Pays*. Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1956). Photographies de Jacques Thévoz.

ble, sous-préfecture appartenant au département du Haut-Rhin, partie du gouvernement général créé par un aventurier, le baron d'Andlau-Birseck. Enfin, Porrentruy, comme toutes les contrées soumises autrefois au pouvoir temporel des princes-évêques de Bâle, fut rattachée, le 20 mars 1815, par décision du congrès de Vienne, au canton de Berne.

M. P.-O. Walzer parle de l'Ajoie d'aujourd'hui, des luttes politiques toujours vives, de la piété des populations, de la Fête-Dieu, l'un des grands moments religieux de la région. Il observe le paysan, qui est aussi horloger. Il note les industries qu'abrite l'Ajoie.

Le poète qu'est M. P.-O. Walzer nous fait également faire une promenade pleine de charme dans la campagne ajoulotte ; il cite les ruines, les châteaux, les sanctuaires, les grottes, qui sont remarquables ; il s'arrête près des eaux, gravit une colline, avant de nous ramener à Porrentruy. Là, il passe d'un monument à un autre, explique la ville bâtie aux pieds de quatre collines, ville dont le charme tient dans la réussite de l'ensemble urbain. « L'unique, ici, écrit P.-O. Walzer, n'est ni dans un pittoresque qui est plus évident à Fribourg, ni dans une unité qui est plus éclatante à Berne, mais dans le lien (qui est à la fois du passé et du présent) qui fait que tout se tient aimablement ensemble dans de vrais rapports vivants. »

Enfin, après avoir dit ce que leurs ancêtres ont légué aux Ajoulots, P.-O. Walzer présente les hommes d'aujourd'hui, ceux que l'on peut voir aux terrasses des cafés.

Vous les trouverez, écrit-il, débordants de leurs soucis privés et de leurs querelles civiles, mais pleins d'urbanité et de gentillesse. Gens de premier mouvement, qui enfilent actes et paroles avec une bonne humeur délibérée et réconfortante, prompts à s'échauffer pour des riens, pour finir par rire de tout. Les étrangers se plaisent en leur compagnie, et ils acceptent volontiers l'étranger dans leur cercle. Il y a de l'optimisme dans leurs débats, de la connivence et de la ferveur, et tout ce qui est bien leur semble aller de soi. Et ne vous attendez pas qu'ils vous fassent grâce de leurs convictions : ils adorent affirmer. Ils innovent un ton de vie superlativement collectif, qui explique qu'ici on parle, on dégoise — pour reprendre la forte terminologie de Charles-Albert — tandis qu'à Neuchâtel, par exemple, et partout ailleurs où règnent des mœurs romandes de bon aloi, on se réserve. Dieu merci, le génie de Porrentruy n'est pas réservé, et c'est pourquoi la plupart qui ont un peu de sensibilité croient déjà respirer, dans nos rues, un petit souffle de France.

L'histoire de l'Ajoie de M. Pierre-Olivier Walzer est remarquable de concision, de clarté. Rien n'y manque de ce qui est essentiel depuis les temps des ours et des cavernes jusqu'à nos jours ; rien n'y manque, pas même les détails qui éclairent, qui donnent de la couleur. La description du pays est pleine de poésie. L'écrivain, souvent, ouvre des parenthèses, rapporte des souvenirs. Il y met du sel. Il dit les choses avec le sourire, avec humour. Sa langue est belle. Lire *Porrentruy et l'Ajoie* est un délassement des plus agréables.

Porrentruy et l'Ajoie a été illustré par Jacques Thévoz. Ces photographies sont dignes du texte de P.-O. Walzer : c'est tout dire.

C'est également à Porrentruy que M. Camille Gorgé a consacré son dernier livre¹, mais au Porrentruy de son enfance, au Porrentruy d'avant 1914.

La cité où il a fait ses études, M. Camille Gorgé la porte dans son cœur. Il a écrit :

Pour moi qui y suis arrivé (à Porrentruy) le biberon aux lèvres et qui n'ai plus quitté les bords de l'Allaine qu'à l'âge où un décret de notre Ecole Cantonale attendait ma « maturité », j'ai eu beau voyager, courir le monde, et m'arrêter assez longtemps à diverses longitudes, je me suis toujours senti attaché à ma ville par les liens les plus doux et les plus forts. Partout, j'en ai eu la nostalgie, au Japon comme en Turquie, en Russie soviétique comme en Scandinavie, et c'est pour la tromper, cette nostalgie, pour en jouir aussi, qu'il m'est arrivé tant de fois de chanter le Porrentruy de mon enfance en vers et en prose, comme j'ai pu, comme je le sentais, laissant parler le cœur plus que la raison, estimant que le sentiment vaut mieux que le syllogisme lorsqu'il s'agit d'une chose qu'on aime aussi naturellement que l'air qu'on respire, d'une chose absolument unique, irremplaçable, et qui restera telle jusqu'à son dernier jour.

Et c'est ces témoignages du cœur que j'ai eu l'idée, bonne ou mauvaise, de réunir dans ce recueil.

M. Camille Gorgé présente le Bruntrutain de son enfance. Il dit ses activités, ses préoccupations, ses goûts, ses plaisirs ; il analyse son caractère. Il nous dit tout ce qui l'a frappé dans la cité d'alors ; il évoque les gens et les choses, décrit les personnages qui jouèrent un rôle dans sa vie, amusèrent ou attristèrent sa jeunesse. Des nouvelles lui permettent de donner plus de détails encore sur une époque qui lui est chère.

Comme M. Camille Gorgé est observateur, comme il possède une mémoire excellente, ses morceaux sont remarquables de précision ; ils sont bourrés de faits, de détails curieux, amusants, pittoresques. M. C. Gorgé ne voit pas que le beau côté des choses et des gens ; mais, s'il signale un défaut, c'est en souriant ; s'il fait une remarque, c'est avec gentillesse. Il ne perd jamais sa bonne humeur, même s'il joue ici ou là le rôle d'un censeur.

M. Camille Gorgé écrit bien. C'est une raison de plus qui nous invite à lire *Mon vieux Porrentruy*. Pour donner plus d'intérêt encore à son livre, plus de variété, M. C. Gorgé a intercalé des poèmes entre ses chroniques et ses nouvelles, poèmes aux vers harmonieux.

*Ville aux vieux toits pensifs, aux murs chargés d'histoire
Comme ceux d'Istamboul, riche en nobles bouquins,
En reliures d'or datant de Charles-Quint,
En sceaux tout effrités sur leurs rubans de moire...*

1 *Mon vieux Porrentruy. Nouvelles et Poèmes. Photos de Jean Chausse. Bienne, Editions Pierre Boillat. S..d. (1956).*

M. Camille Gorgé sait varier les rythmes. Il est habile dans l'art de la versification. Voici, par exemple, des contre-rimes fort bien venues :

*Le soir, en guise d'aventure,
On va voir, un peu fol,
S'en aller le train de Bonfol,
Un fourgon, deux voitures.*

*Des jouvencelles de village
Le prennent chaque soir,
Mais, romanesque, on feint d'y voir
L'adieu d'un long voyage.*

L'ouvrage, très bien présenté, imprimé avec soin, est enrichi de photographies de M. Jean Chausse. Celui-ci est un artiste, un homme de goût. Il sait faire ressortir ce qui fait le charme, la beauté, de la cité. Ses photographies sont de petits tableaux au cachet très personnel. Plus on les regarde et plus on leur trouve dagrément.

* * *

M. Max Robert, éditeur et imprimeur à Moutier, a consacré à son frère Charles Robert, peintre de grand talent, un livre remarquable¹, aussi bien imprimé que présenté, renfermant de nombreuses et splendides reproductions de dessins, aquarelles et huiles de l'artiste.

Né à Tavannes en 1912, Charles Robert avait six ans quand ses parents s'établirent à Moutier. C'est dans cette ville qu'il fréquenta l'école primaire et l'école secondaire, puis qu'il entra dans une banque. Il en était à sa dernière année d'apprentissage quand l'imprimerie paternelle eut besoin d'un comptable. Charles Robert accepta ce poste. Un peu plus tard, il s'initia à la conduite des machines. Son travail lui donnait une grande satisfaction. Comme l'écrit son frère Max : « Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, on peut être artiste et n'être pas bohème. Charles Robert aimait l'ordre, la précision, la technique. Il était adroit de ses mains et comprenait rapidement. Ces qualités se manifestèrent d'ailleurs dans tous les domaines de ses multiples occupations. Car il ne fut pas peintre uniquement : il pratiqua les sports, la gymnastique, le ski, le patinage entre autres ; et s'il y réussit, ce ne fut pas tant par la puissance de ses muscles, que par la facilité qu'il avait de comprendre toutes les techniques. »

En 1942, Charles Robert fonda un foyer. Quelque temps plus tard, alors que, sous l'uniforme, il faisait un cours de ski en haute montagne, il contracta une pleurésie. Il se croyait guéri quand, en

¹ Ch. Robert. Dessins et peintures. Textes de Jean-François Comment, Porrentruy, Max Kaempf, Bâle, Max Robert, Moutier. Moutier, Impr. Robert S.A. S. d. (1956).

1948, une rechute l'emporta. Il mourut le 11 février au matin. Il était âgé de 36 ans seulement.

Dès sa plus tendre enfance, Charles Robert s'exerça au dessin. Ses croquis lui valurent, à l'école, de nombreux prix. Charles Robert se servait du dessin « pour exprimer ses enthousiasmes, son admiration, écrit son frère Max. Très réceptif, il traduisait, en dessins expressifs tout ce qu'enregistrait sa sensibilité. » Il peignait aussi. Sa première paie de jeune apprenti fut consacrée à l'achat d'une palette, de tubes de couleurs et d'un traité de peinture.

Tous ses loisirs, Charles Robert les consacrait à l'art. Quand il ne peignait pas, il fréquentait les musées. Ou bien, il s'entretenait avec d'autres peintres de ses amis, avec Albert Schnyder, Coghuf, Serge Voisard, plus tard avec J.-F. Comment et Max Kaempf. Il apprenait à connaître l'art moderne, ses diverses tendances. Il aimait Rouault, Chagall.

A partir de 1936, Ch. Robert suivit les cours de dessin d'Albrecht Meyer et ceux de peinture d'Arnold Fiechter, tous deux professeurs à l'école des beaux-arts de Bâle. Ce fut alors une période d'enthousiasme dans le travail, une période féconde qui vit naître quelques-unes des meilleures toiles du peintre de Moutier.

En 1939, Ch. Robert fut mobilisé. Dès ce moment, il peignit moins et dessina davantage. De cette époque, nous avons de lui de nombreuses gouaches, des dessins de soldats suisses et internés, de chevaux. Nous avons aussi quelques huiles bien construites, sobres, de lignes vigoureuses.

L'ouvrage exécuté par Max Robert montre parfaitement l'évolution accomplie par Charles Robert. Celui-ci fut d'abord passablement romantique. Mais, après avoir découvert l'art moderne, il devint un peintre d'avant-garde. Il se montra hardi, aussi bien dans le dessin que dans la couleur. Il passa même pour révolutionnaire. Certaines de ses toiles ne font-elles pas penser déjà à l'art abstrait ? Charles Robert était un passionné, un enthousiaste, un artiste jamais satisfait de son travail, un peintre qui cherchait constamment à se renouveler tout en restant sincère avec lui-même. Jean-François Comment, qui fut son ami, a écrit : « Enthousiaste, Charles Robert l'était, merveilleusement ! D'un enthousiasme qui n'avait rien à voir avec l'engouement. Non, rien de superficiel en lui. Tout était d'un sérieux profond et d'une absolue sincérité. Et c'est bien cet homme-là que l'on retrouve dans sa peinture. Peinture puissante et d'une grave poésie, admirablement construite et servie par un métier remarquable. »

La mort prématurée de Charles Robert fut une très grande perte pour le Jura. Le livre qui vient de paraître le prouve. Les œuvres reproduites (huiles, aquarelles, dessins, gouaches) font voir un peintre magnifiquement doué.

L'ouvrage paru à Moutier est remarquable. Max Robert parle avec émotion de son frère ; il nous donne sur lui des détails qui disent

le feu intérieur que possédait le peintre trop tôt disparu. Les témoignages de J.-F. Comment et de Max Kaempf sont chaleureux et sincères. Les reproductions des œuvres de Ch. Robert sont impeccables. L'imprimeur-éditeur n'aurait pu faire mieux. Comme le dit Max Kaempf, Charles Robert, le peintre, et Max Robert, l'imprimeur, ont mis le meilleur d'eux-mêmes dans ce beau livre du souvenir.

